

Ce que vous savez de votre ami, le professeur Batblind

Le professeur Sebastian Batblind, Sc. D., Ph. D., est un gentleman anglais de 54 ans, dont l'embonpoint trahit l'universitaire tout entier consacré à ses études. Il est célèbre pour ses favoris et ses grandes moustaches recourbées, qui lui donnent l'air d'un morse amical. Ses goûts excentriques pour d'innommables tabacs (notamment son favori, un mélange d'un noir d'obsidienne originaire des Balkans), ses histoires érudites d'après dîner, son adoration des chats, et son rire chaleureux lui sont autant de marques de fabrique.

Le professeur Batblind a vécu et voyagé abondamment sur le continent. Ses spécialités sont la physique et la thermodynamique. Son Sc. D. lui a été conféré par l'université de Berlin. Par le passé, il a été pour vous un soutien constant et attentif, prodiguant à ses élèves préférés l'affection d'un père aux enfants qu'il n'a pas eus. A présent, son attention se porte vers la parapsychologie, avec d'excellents résultats.

Le professeur possède une maison à St John's Woods, où il réside quand il est à Londres. Elle fait à présent l'objet de travaux, pour agrandir sa bibliothèque, et il ne peut hélas pas vous héberger pour le moment, à son grand regret.

Lors de ses séjours à Londres, Batblind consacre l'essentiel de son temps à ses conférences à l'université, ou à ses recherches à la bibliothèque du British Museum. Il possède une maison de campagne non loin de Cambridge. Margaret, sa femme, est décédée en 1919. Depuis son valet de chambre, Beddows, qui lui tient lieu tout à la fois d'ami, de confident, d'assistant, demeure son seul compagnon.

UN HOMME MEURT TROIS FOIS DANS LA MÊME NUIT TROIS CORPS RETROUVÉS DANS UN HÔTEL.

CHACQUE HOMME PORTE LA MÊME IDENTITÉ.

TROIS HOMMES ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS LA NUIT DERNIÈRE ASSASSINÉS DANS UN HÔTEL LONDONIEN, CHACUN AVEC LES PAPIERS D'UNE MÊME IDENTITÉ, CELLE DE MR. MEHMET MAKRYAT, 3 BROPHY LANE, ISLINGTON. CHACUN A ÉTÉ POIGNARDÉ DANS LE CŒUR.

LES FEMMES DE MÉNAGES DU CHELSEA ARMS HOTEL ONT DÉCOUVERT LES CORPS. LA CHAMBRE ÉTAIT ELLE AUSSI LOUÉE AU NOM DE MR. MAKRYAT.

LEUR PASSEPORT IDENTIFIE LE TRIO COMME UN SEUL HOMME, CE MR. MAKRYAT, UN ANTIQUAIRE ET AMATEUR D'ART TURC QUI POSSÈDE UN MAGASIN DANS NOTRE VILLE.

LES VICTIMES SE RESSEMBLENT GROSSIÈREMENT, ET CHACUNE SE SERAIT FAITE PASSER POUR MR. MAKRYAT DEPUIS LEUR ARRIVÉE INDÉPENDANTE À LONDRES, IL Y A TROIS JOURS.

CONFUSÉMENT, LE VRAI MR. MAKRYAT, OU À TOUT LE MOINS L'HOMME DÉCRIT PAR LE VOISINAGE COMME MR. MAKRYAT, RESTE INTROUVABLE. LA POLICE LE PRIE INSTAMMENT DE SE MANIFESTER, S'IL LE PEUT.

LES PASSEPORTS DE CES RESSORTISSANTS TURCS FONT MENTIONS DE VOYAGES INDÉPENDANTS À TRAVERS LE MONDE POUR CHACUN DES TROIS HOMMES PENDANT LES TROIS ANNÉES PASSÉES.

L'INSPECTEUR FLEMING DE SCOTLAND YARD NE PEUT ENCORE DONNER AUCUNE EXPLICATION À CETTE ÉTRANGE AFFAIRE, MAIS EST DÉSIREUX DE CONVERSER AVEC TOUT NOUVEL MEHMET MAKRYAT ENCORE EN VIE.

LA MAISON D'UN PROFESSEUR BRÛLE

ON CRAINT POUR SA VIE

LE PROFESSEUR SEBASTIAN BATBLIND, FIGURE BIEN CONNUE DU MONDE UNIVERSITAIRE, A DISPARU CE MATIN, APRÈS L'INCENDIE DE SA MAISON DANS DE MYSTÉRIEUSE CIRCONSTANCES.

LE VALET DE CHAMBRE DU DR. BATBLIND, JAMES BEDDOWS, A ÉGALEMENT DISPARU. DES TÉMOINS AURAIENT VU UN HOMME LUI RESSEMBLANT S'ÉCHAPPER EN COURANT DE LA MAISON JUSTE AVANT QUE LE FEU NE SE DÉCLARE.

QUICONQUE SUSCEPTIBLE D'ÉCLAIRER LA POLICE EST PRIÉ DE CONTACTER LE DÉTECTIVE SERGENT RIGBY À LA DIVISION ARSON DE SCOTLAND YARD.

St John's Woods, London

Pr. Sebastian Batblind
Sc.D., Ph. D.

552.30.21

Ce que le professeur Batblind vous a dit

« Merci mon Dieu, vous êtes là. Je ne pourrai pas vous parler très longtemps, écoutez-moi attentivement, et Beddows répondra à vos questions pour moi.

Je suis depuis quelque temps sur la trace d'un artefact occulte d'une grande malveillance, le Simulacre de Sédefkar. C'est une statue, la source d'un grand pouvoir magique. Une puissance maléfique.

A la fin du dix-huitième siècle, elle a été volée, et ses différents éléments dispersés à travers l'Europe. J'avais prévu de récupérer les pièces, et de les détruire.

La nuit dernière Beddows et moi avons été attaqués à la maison par une bande de Turcs aliénés. Je pense qu'ils cherchent eux aussi le Simulacre, mais dans une intention obscène. Nous nous sommes barricadés à l'intérieur, et ils ont alors essayé de nous brûler vifs, mais nous avons réussi à nous enfuir. J'ai peur de sortir de ma cachette, car ces hommes ne reculeront devant rien. Beddows a un plan pour nous permettre de nous échapper, mais je préfère en dire le moins possible à ce sujet.

Mes notes ont été détruites dans l'incendie, à moins que les Turcs n'aient réussi à s'en emparer. Ils ne doivent pas récupérer la statue. Je vous demande à vous, mes amis, d'en récupérer les parties avant qu'eux n'y parviennent.

Voici ce que je me souviens de mes recherches :

La statue a été démembrée à Paris. Son propriétaire était un noble, le comte Fénalik, qui l'a perdue immédiatement avant la Révolution. Il se peut qu'une partie se trouve encore en France.

Les soldats de Napoléon ont emporté une pièce jusqu'à Venise quand ils ont envahi la cité. Elle a été vendue à Alvise de Gremanci.

Un autre fragment été porté jusqu'à Trieste au même moment. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de lui, mais renseignez-vous auprès de Johann Winckelmann au musée.

Je pense qu'il y a peut-être une pièce en Serbie. Commencez au musée de Belgrade. Le docteur Milovan Todorovitch en est le conservateur.

Une partie a été perdue près de Sofia durant la guerre de Bulgarie de 1875. A cette époque les choses de valeur étaient cachées des envahisseurs, elle peut donc être enterrée n'importe où.

La dernière pièce a été vue à Paris juste après la Grande Guerre, et a été vendue à un milanais. Je ne connais pas son identité.

Voilà tout ce que je peux vous dire. Vous devez essayer de réunir les pièces. Quand vous les aurez, il n'y a qu'un moyen de les détruire, et vous devez les détruire. Vous le devez. Ramenez la statue à son lieu d'origine, un endroit de Constantinople connue sous le nom de Mosquée Maudite. Il y a des niches là-bas, où jadis elle a reposé. Un rituel qui la détruira complètement est inclus dans un ensemble de documents connus comme les Parchemins du Simulacre, mais j'ai été incapable de les consulter.

Je suis navré mes amis. Pour vous, pour moi, pour nous tous. S'il vous plaît, faites le pour moi. Partez. Partez vite. Que Dieu vous aide. »

UN HOMME DISPARAÎT DANS UN NUAGE DE FUMÉE

UN NOUVEAU CAS DE COMBUSTION SPONTANÉE ?

UN LIEN AVEC L’AFFAIRE DU TRIPLE MEURTRE ?

LA POLICE ENQUÊTE AUJOURD’HUI SUR LA DISPARITION DE MR. HENRY STANLEY, ÂGÉ DE 41 ANS, DE STOKE NEWINGTON, DONT LA LOGEUSE, MRS. CONSTANCE ATKINS A RAPPORTÉ LA DISPARITION LA NUIT DERNIÈRE.

ELLE PRÉTEND AVOIR ENTENDU UN CRI DEPUIS LA CHAMBRE DE MR. STANLEY À L’ÉTAGE VERS HUIT HEURES DU SOIR. IL N’A PAS RÉPONDU QUAND ELLE A FRAPPÉ, ET QUAND ELLE A OUVERT LA PORTE LA CHAMBRE ÉTAIT PLEINE DE FUMÉE, ET IL N’Y AVAIT AUCUNE TRACE DE LUI.

MR. STANLEY N’EST PAS MARIÉ. IL EST UN AMATEUR DE TRAIN RÉPUTÉ, MEMBRE DE LA LONDON TRAIN SPOTTER’S ASSOCIATION.

SA DISPARITION POURRAIT ÊTRE UN CAS DE COMBUSTION HUMAINE SPONTANÉE. LA POLICE S’EST REFUSÉE À PRODUIRE LE MOINDRE COMMENTAIRE À CE SUJET. DES CAS SIMILAIRES ONT ÉTÉ RAPPORTÉS EN ANGLETERRE AU COURS DU SIÈCLE. LE CAS LE PLUS RÉCENT EST CELUI DE MR. J. TEMPLE THURSTON, MORT PAR AUTOCombustion CHEZ LUI À DATFORD, KENT, 1919.

IL SEMBLERAIT QU’UN MODÈLE RÉDUIT DE TRAIN TROUVÉ SUR LES LIEUX AIT ÉTÉ ACHETÉ LA SEMAINE DERNIÈRE AU MAGASIN DE MEHMET MAKRYAT. CE JOUET D’ENFANT POURRAIT ÊTRE À L’ORIGINE DE L’INCENDIE.

NOS LECTEURS SE SOUVIENDRONT QUE TROIS CORPS, TOUS IDENTIFIÉS COMME MR. MAKRYAT, ONT ÉTÉ TROUVÉS PLUS TÔT DANS LA SEMAINE DANS UNE CHAMBRE D’UN HÔTEL DE CHELSEA. LA POLICE N’A PAS ÉCARTÉ LA POSSIBILITÉ D’UN LIEN ENTRE CES DEUX AFFAIRES.

Extraits du journal d'une dame de compagnie de Marie-Antoinette

Le Comte était comme un astre parmi nous, nous inondant de sa lumière et faisant participer chacun de ses plaisirs. Ses fêtes passaient pour les plus extravagantes et lascives jamais vues dans notre cité...

C'est alors qu'il devint apparent qu'un grand mal se préparait, et la Reine se mit en colère. Les hommes du Roi envahirent la maison, détruisant presque tout, et le Comte fut arrêté...

Extraits du journal du capitaine Louis Malon, officier de la maison du Roi

Quand nous arrivâmes, la fête battait encore son plein, hommes et femmes fornicuant comme des bêtes en rut. Nous les chassâmes, arrêtant tous ceux qui n'étaient pas capables de se porter garants d'eux-mêmes. J'envoyai William et cinq autres hommes capturer le Comte, pendant que j'accédai aux chambres souterraines. Je ne peux décrire ce que je vis alors, sinon que nous entrâmes dans le lit infernal de la corruption. Que Dieu nous vienne en aide.

De nombreux objets de torture étaient disséminés dans les chambres. L'un de mes hommes trouva une étrange Vierge de Nuremberg, qui était fermée. Craignant d'y trouver un occupant encore en vie, nous en forçâmes l'ouverture, mais n'y trouvâmes que les restes puants d'un pauvre misérable mort depuis bien longtemps.

Ce fut un sombre jour quand cette vermine noble de Pfénalik s'installa à Poissy, et si Dieu ne le punit pas pour ses péchés, le Roi le fera sûrement. Ce fut avec un cœur juste qu'il donna l'ordre de brûler la maison, et, avec elle, tous ceux qui s'y trouvaient encore, nonobstant les cris du Comte qui hurla devant ce spectacle comme si son âme y brûlait. Nous le plaçâmes alors au lieu qui serait sa nouvelle demeure. Puisse-t-il y pourrir.

Extrait du journal de Lucien Rigault, médecin de la Reine.

Deux nuits plus tard les soldats du Roi prirent d'assaut la villa du Comte, pour mettre un terme à ses excès. Après qu'ils eurent brûlé sa maison, ils amenèrent le Comte devant les commis du Roi, qui ordonnèrent alors que je délivrasse mon opinion.

Le Comte Fénalith criait et se débattait en tout sens ; il était aisé de voir qu'il était fou. Comme noble et comme fou, il ne pouvait être exécuté, et je suggérais alors qu'un Roi compatissant plaçât Fénalith à Charenton. Les commis du Roi semblèrent en décider ainsi, et firent en sorte qu'il y fût placé. Plus tard le Roi approuva cette décision, et la disposition fut rendue permanente. La dernière chose que j'appris de lui fut qu'il avait été enfermé dans une cellule pour avoir attaqué d'autres patients.

Nécrologie

Dr. Etienne Delplace

Nous pleurons la perte de notre estimé directeur, le Dr. Etienne Delplace, homme d'une haute intégrité professionnelle et véritable pionnier dans le champ de la neurologie. Sa disparition dans un tragique accident est un coup dur pour toute l'équipe médicale. L'hôpital tient à communiquer à sa famille sa profonde sympathie, avec l'espoir qu'elle pourra surmonter son chagrin. Toute la communauté de Charenton, mais Paris dans son ensemble, la glorieuse nation française, et les hommes de bien du monde entier, regretteront le Dr. Delplace.

Dr. François Leroux, Directeur Provisoire

Extraits du journal du Dr. Delplace

- Un événement consternant la nuit dernière. Guimant, l'un de nos infirmiers de la garde n° 4, est entré dans les cellules sans autorisation, et là, après avoir été gravement blessé au bras droit, s'est évanoui. Un autre infirmier, P. Mandrin, après avoir remarqué l'absence de Guimant, est parti à sa recherche et l'a trouvé gisant sur le sol, en état de choc. Je lui ai administré un traitement rapide et efficace, mais après qu'il ait regagné conscience ce matin, Guimant a commencé à délirer au sujet de "créatures de la nuit" et de "l'attaque de la mort".

Pour le moment je l'ai placé chambre 13, et ai signalé à sa logeuse son indisposition.

Mélas, Guimant était accompagné d'un autre homme, inconnu de l'institution, et dans un tragique état de dégradation physique. Beaucoup de graves questions attendent leurs réponses.

- J'ai commencé à interroger Guimant sur l'étranger. Est-ce un patient ? Quel est son nom ? Depuis combien de temps Guimant le retenait-il ? Aussi longtemps que l'état du mortier qui scellait la cellule semblerait l'indiquer ? L'a-t-il nourri régulièrement ? Comment a-t-il survécu ?

Je déménage le patient dans ma chambre privée, pour le moment avec le statut de vagabond inoffensif, jusqu'à ce que d'autres preuves soient avancées.

- Même dans des draps frais l'apparence du patient est épouvantable. il régurgite la bouillie qu'on essaie de lui administrer, même par petite quantité. il ne s'alimente pas, et vit dans un état catatonique. Les électrochocs le ramèneraient-ils parmi nous ?

- Après plusieurs applications, le patient s'est réveillé, mais tellement affaibli qu'il n'a pas pu bouger. il a gémi et s'est plaint dans différentes formes archaïques de grec et de latin ; des histoires de cités dévastées, et d'autres choses plus sombres encore. il a également utilisé un sabir qui semblait vaguement slave, répétant les noms Marosh, Gorgymia, et Sofia. Quel homme étrange ! il est plus simple de penser que nous avons là un cas d'esprit de ruche ou de mémoire raciale.

Lettre d'Edgar Wellington

50, rue St. Etienne
Lausanne, Suisse

Aux personnes concernées,

Je réalise que je suis un parfait étranger et que cette lettre peut très bien ne rien signifier pour vous. Mon nom est Edgar Wellington, et je me livre à des recherches sur l'histoire d'une statue communément connue comme le Simulacre de Sédéphar. Je suis récemment entré en possession d'un ancien parchemin qui propose une intrigante description de l'objet. Cela a piqué ma curiosité, et j'essaie à présent de remonter la trace du Simulacre. Mes recherches m'ont mené jusqu'à cette adresse.

Le nom n'évoque sans doute rien pour vous mais, à travers mes recherches, j'ai appris que la dernière demeure en date de la statue aurait été la maison, détruite à la fin du XVIII^e siècle, sur les ruines de laquelle la votre a été construite. La statue était une œuvre d'art arabe unique, perdue durant les événements de 1789. Son dernier propriétaire était un noble allemand qui vécut jadis à l'endroit où vous résidez à présent.

Vous me feriez une grande faveur, si vous avez entendu quelque histoire locale sur la statue, ou si vous avez trouvé sur votre terrain quelque vestige de l'ancienne maison qui pourrait s'avérer un indice sur le devenir de l'objet, en voulant bien prendre la peine de m'en informer.

Je vous prie de bien vouloir excuser le caractère incongru de cette lettre, mais j'ai le sentiment que je me dois de suivre la moindre piste désormais. J'espère n'avoir déjà point trop abusé de votre temps.

Vôtre très sincèrement

Edgar Wellington

Un Extrait du Parchemin

J'ai vu les puissances qui rôdent la nuit et infusent la peur au cœur de ceux qui adorent le faux dieu. Je Le connais et je L'adore. L'Ecorché m'a parlé. Il a murmuré des mots secrets au profond de mon cœur et je sais ce que je dois faire. Je L'ai vu à travers des visions et Il est ainsi que mon Maître me l'avait dit. Dans mes rêves j'ai vu Sa perfection marchant au-dessus des ruines de maintes cités. Rois et nations ont sombré face à Lui. Même les dieux s'inclinent face à Lui. Je L'ai reconnu la première fois que je L'ai contemplé comme un objet de puissance. Une puissance qui ferait tomber le monde à genoux. Il scintillait comme les perles de l'eau la plus pure. Cela apparut comme je flagellais le misérable qui avait tenté de s'accaparer mon trésor. Cette nuit Il vint vers moi pour la première fois et me dit ce que je devais faire. Je méditai devant Sa gloire. Toutes louanges à l'Ecorché. Je réalisai les dix-sept dévotions et L'ouvris pour la première fois. À l'intérieur l'artefact était doux et lisse. Comme je faisais courir ma main sur Sa surface interne, elle avait la texture de la peau d'un nouveau né. J'offris quatre enfants en sacrifice à mon Maître. Alors je L'utilisai pour la première fois. Dans Son infinie sagesse le Seigneur de la Chair Que L'avait fait à ma taille. En toute modestie je crois qu'Il avait été fait à mon image. Béni soit l'élu de l'Ecorché. J'ai veillé à ce qu'Il ne soit pas souillé. La substance est de la couleur de la pureté et ne saurait être corrompue par ce qui est impur.

DISPARITION DE LA CAVOLLARO : UNE NOUVELLE TRAGÉDIE ?

ROSARIO SORBELLO, DIRECTEUR DE LA SCALA, A ANNONCÉ AUJOURD'HUI QU' « AÏDA » S'OUVRIRAIT CE SOIR AVEC LA DOUBLURE MARIA DIMATTINA DANS LE RÔLE TITRE.

SORBELLO, EN RÉPONSE AUX COMMENTAIRES REGARDANT LA « VOIX FANTÔME » DE LA NUIT DERNIÈRE ET AUX AUTRES ÉVÈNEMENTS PRÉTENDUMENT SURNATURELS, A DÉCLARÉ À NOS JOURNALISTES QUE « SES HISTOIRES SONT SANS FONDEMENT. CE NE SONT QUE DE VULGAIRES RAGOTS ET DES HISTOIRES DE BONNES FEMMES ».

PAOLO RISCHONTI, CHEF ACCESSOIRISTE DE L'OPÉRA, NOUS A RACONTÉ UNE AUTRE VERSION : « NOUS PENSIONS QUE NOS ENNUIS ÉTAIENT DERRIÈRE NOUS », A-T-IL DÉCLARÉ, « APRÈS QUE LA MALÉDICTION DES COSTUMIERS EUT DISPARUE AVEC LA PRÉPARATION D'AÏDA, MAIS À PRÉSENT LA MALCHANCE S'EST INSTALLÉE. LES GENS SONT BLESSÉS OU MALADES, ET LES ACCESSOIRES DISPARAISSENT. QUAND CELA S'ARRÊTERA-T-IL ? »

LA REPRÉSENTATION DE CE SOIR EST COMPLÈTE, MAIS L'OPÉRA EST PROGRAMMÉ POUR LES QUATRE PROCHAINES SEMAINES.

UN MILANAIS ASSASSINÉ

LA POLICE A RÉVÉLÉ CE MATIN QUE L'INFLUENT HOMME D'AFFAIRE MILANAIS ARTURO FACCIA A ÉTÉ IL Y A DEUX NUITS VICTIME D'UN ASSASSINAT BESTIAL, AU COURS D'UN INCIDENT SEMBLE-T-IL ISOLÉ.

IL S'ÉTAIT RENDU À LA SCALA AVEC DES AMIS POUR LA PREMIÈRE D' « AÏDA », ET S'ÉTAIT RENDU DANS LES COULISSES POUR FÉLICITER LES ARTISTES QUAND IL A ÉTÉ SÉPARÉ DE SES COMPAGNONS.

SON CORPS MUTILÉ A ÉTÉ DÉCOUVERT HIER TARD PAR DES MANOUVRIERS SUR LE TOIT DE LA CATHÉDRALE. UN MEMBRE DU DIOCÈSE AFFIRME QU' « IL EST IMPOSSIBLE POUR QUICONQUE D'ACCÉDER AU TOIT PENDANT LA NUIT. C'EST LE TRAVAIL DU DÉMON. »

LA POLICE DE MILAN SE REFUSE À DÉCRIRE LES BLESSURES SUBIES, SE CONTENTANT DE RÉPÉTER QU'ELLES SEMBLENT L'ŒUVRE D'UN DANGEREUX DÉGÉNÉRÉ. LES RÉSIDENTS DE LA VILLE SONT INVITÉS À LA PRUDENCE POUR TOUT DÉPLACEMENT NOCTURNE.

MONSIEUR FACCIA ÉTAIT VEUF, ET N'AVAIT PAS D'ENFANT. IL ÉTAIT RÉCEMMENT REVENU D'UN VOYAGE EN TURQUIE.

FAITS DIVERS – AOÛT 1797

ACQUISITION D'UNE JAMBE ARTIFICIELLE AUPRÈS D'UN SOLDAT FRANÇAIS. CELUI-CI S'EST VU REMETTRE EN ÉCHANGE UNE JAMBE DE BOIS NEUVE ET CENT LIRES, PREUVES DE LA GÉNÉROSITÉ DE MON MAÎTRE. LE CONTE A ÉTÉ INTÉRESSÉ PAR LA JAMBE À CAUSE DE SA TEXTURE SINGULIÈRE - S'AGIT-IL DE CÉRAMIQUE, OU DE PIERRE ? -, ET DE SA FORME ELLE AUSSI INHABITUELLE.

ŒUVRES – NOVEMBRE 1810

LA JAMBE D'UNE STATUE DANS LA COUR DU PALAIS REZZONIANI A ÉTÉ ENDOMMAGÉE PAR LA FOUDRE, ET LE CONTE A ÉTÉ SOMMÉ PAR L'ENVAHISSEUR AUTRICHIEN, LEQUEL A RÉQUISITIONNÉ LE PALAIS, DE REMPLACER LE MEMBRE BRISÉ SOUS VINGT-QUATRE HEURES, FAUTE DE QUOI IL SERA ACCUSÉ DE TRAHISON. MAIS, S'IL PARVIENT À FABRIQUER DANS CE DÉLAI UNE NOUVELLE JAMBE, IL SERA MENÉ AU PROCÈS POUR SORCELLERIE ! NOS EMPLOYÉS SE SONT D'ORES ET DÉJÀ RÉSIGNÉS À LA PERTE DE LEUR TRAVAIL À CETTE ANNONCE, ET JE NE VOIS PAS EN EFFET COMMENT MON MAÎTRE POURRAIT DÉJOUER L'AFFREUX DILEMME...

LE CONTE A TROUVÉ UNE JAMBE DE L'EXACTE DIMENSION REQUISE, FAITE D'UNE VIEILLE CÉRAMIQUE, ET L'A INSTALLÉE LUI-MÊME À LA STATUE AVEC TELLEMENT D'ADRESSE QU'AUCUN N'Y A TROUVÉ À REDIRE. LES AUTRICHIENS, IMPRESSIONNÉS PAR LES RUMEURS DE MIRACLE QUI SE SONT IMMÉDIATEMENT RÉPANDUES À TRAVERS LA CITÉ CÉLESTE, ONT HEUREUSEMENT ABANDONNÉ TOUTE POURSUITE À L'ENCONTRE DE MON MAÎTRE.

Johann Joachim Winckelmann – Notice biographique

Né le 9 décembre 1717 à Stendal en Prusse, il est mort le 8 juin 1768 à Trieste. Fils de cordonnier, ses années de formation furent grandement influencées par l'étude du grec, notamment l'œuvre d'Homère. Il étudia la théologie à l'université de Halle en 1738, et la médecine à l'université d'Iéna en 1741-1742. Son intérêt pour l'art grec peut être daté de 1748, époque où il fut bibliothécaire du conte Von Burnau. Son premier essai dans ce domaine, Réflexions sur l'imitation des œuvres des Grecs en peinture et en sculpture, fut publié en 1755, et traduit dans plusieurs langues. Il devint bibliothécaire du Vatican, et quitta son Allemagne natale pour Rome.

Ce fut durant un voyage qui le ramenait chez les siens, à Stendal, que Winckelmann fut assassiné, après avoir, de façon inattendue, rebroussé chemin vers Rome à Regensburg. Il écrivit à ses amis : « Je ne suis pas ce que j'aurais aimé être », et évoqua la mélancolie qui l'avait submergé. Le compagnon de voyage de Winckelmann, un marchand d'art nommé Cavaceppi, insista pour qu'ils se rendissent au moins à Vienne, mais là Winckelmann abandonna son compagnon pour se rendre à Trieste.

Là, il rencontra un homme nommé Francesco Arcangeli, voleur et proxénète. Arcangeli poignarda Winckelmann, apparemment durant une tentative de vol d'un certain nombre de médailles détenues par Winckelmann. Arcangeli fut arrêté, puis exécuté.

Winckelmann eut le temps de rédiger un testament avant de mourir, dans lequel il légua la plupart de ses biens matériels à un certain Andréa, garçon d'hôtel à Trieste. Les médaillons furent finalement accueillis par le Museo di Storia e d'Arte, alors que ses papiers, incluant son journal, furent vendus aux enchères à un dénommé Giovanni Termona, historien local.

Un portrait de Winckelmann est également trouvé, reproduction d'une huile sur toile d'Anton Raphaël Mengs peinte en 1758.

Journal de Winckelmann (Extraits)

3 mai — La Tablette de [indéchiffrable] est connectée, et j' ai voyagé jusqu' à Regensburg où j' ai parlé avec les Choses. Elles m' ont contraint d' apporter une amulette à une autre enclave près de Terzeste, en Autriche. Je suis mis en garde de ne pas m' approcher sans l' amulette, faute de quoi je serais détruit. Elles ont besoin de l' amulette pour l' un de leurs sombres plans ; je crains que cela ne Les aide à libérer Celui qu' Elles servent de Sa prison antique.

15 mai — Je maudis ces Bêtes, et me maudis moi-même de Les avoir jamais cherchées ! Nuit après nuit les rêves reviennent, et je ne peux trouver aucun repos. Je ne sais plus comment continuer ; l' ant qui était ma vie ne m' est plus rien, et mes amis ne sont plus que des masques peints sur des crânes grimaçants. Je porte mon masque moi aussi, et parle d' « Ant », mais la beauté a fui le monde, et mes mots ne sont plus que cendres, dispersées par le vent.

1^{er} juin — Arrivé sain et sauf à Trieste. Les rêves qui m' ont hanté depuis Regensburg continuent à diminuer, mais je crains de ne jamais complètement recouvrer la santé. Mon seul espoir est qu' une fois l' amulette rendue, les rêves cesseront pour de bon.

2 juin — Rencontré un autochtone, Arcangeli, un charmant garçon qui pourrait m' apporter quelque divertissement. Plus important, à travers certains signes et mots, il me donne à croire qu' il connaît certaines Entités, et peut me guider jusqu' à Leur repère.

3 juin — Les rêves ont repris. Je réalise que je ne peux me fier à Arcangeli. Il a demandé à voir l' amulette pour lui prouver mon statut de messager, mais ses manières sont sournoises, et je le suspecte de vouloir apporter l' amulette lui-même. J' ai éludé jusque là, mais sans son aide je ne peux Les atteindre, sauf à accomplir cet effroyable [indéchiffrable]

5 juin — Dans mon désespoir j' ai faibli, et accompli le rituel, et parlé avec la Chose qui est venue, et j' ai appris d' où Elle venait. Je suis

malade.

6 juin - Je suis parvenu à fausser compagnie à Ancangeli et ai caché l'amulette. Je suis certain désormais qu'il essaie de la voler, car je l'ai surpris en train de fouiller ma chambre. Je dois attendre de n'être pas observé, et me rendre seul aux cavernes de Postumia pour remettre l'amulette.

7 juin - Ancangeli continue de me harceler, et je ne peux récupérer l'amulette à son insu. J'ai découvert qu'avec d'autres membres du culte local qui sert ces Bêtes, il a essayé de voler tout objet magique ou occulte qui s'est présenté à son attention, pour Leur en faire cadeau et obtenir Leurs faveurs. Je crains qu'ils ne trouvent l'amulette, m'empêchant d'accomplir la tâche qui m'a été assignée, et qu'alors ces rêves ne cessent jamais plus.

Journal de J.D. Drapeau

J'ai remarqué que certaines expériences sont reléguées à la périphérie de la vie, qu'on ne les autorise pas à circuler aussi librement que d'autres. Les miennes, par exemple. Depuis l'enfance, aucun jour n'a passé pendant lequel je n'aie entendu la musique des tombes. Et pourtant, à ma connaissance, aucune autre âme sur terre n'a mentionné ce phénomène. Le commerce des vivants est-il si pauvre qu'il ne puisse porter ces notes mortes ? Il est alors bien insuffisant !

Il est une vérité solitaire qui, est-ce un bien ou un mal, je ne sais, ne peut être exprimée encore sur cette terre. C'est très étrange, dans la mesure où tout – des situations qui nous entourent à celles qui nous sont intérieures – suggère cette vérité et, à l'instar de quelque fantastique jeu de charade, est toujours en train d'essayer de nous faire porter au jour son secret. Les yeux de certaines poupées de confection grossière sont particulièrement suggestifs. Les vires lointains aussi. À de rares moments, je me sens tout près de pouvoir la coucher dans mon journal, comme je le ferais d'une révélation. Ce ne serait que quelques phrases, j'en suis sûr. Mais à chaque fois que je les sens prendre forme dans mon crâne, la page devant moi se refuse à les accueillir. Après cela je deviens fatigué de mon échec et souffre de maux de têtes qui peuvent durer des jours. Pendant ces périodes j'ai souvent tendance à voir d'étranges choses reflétées par les vitres. Même après une semaine, je peux continuer à me réveiller au milieu de la nuit, le silence de ma chambre résonnant faiblement d'une voix m'appelant d'un autre univers.

Deux petits cadavres, l'un mâle l'autre femelle, vivent dans cette énorme armoire dans ma chambre. Ils sont aussi très vieux, mais restent assez rapides pour se cacher à chaque fois que j'ouvre l'armoire pour y prendre quelque chose. J'y entrepasse tout mon attirail, mis dans des malles ou des paniers, et empilé hors de portée. Je n'en peux même plus voir le sol ou les parois, et c'est seulement en tenant haut au-dessus de ma tête le faisceau d'une lampe que je peux distinguer les toiles d'araignée flottant au plafond. Quand je referme les portes de l'armoire, ses deux habitants reprennent leurs activités. Leur voix ne sont que de faibles couinements qui ne me dérangent guère de jour. Mais parfois je suis maintenant éveillé bien avant dans la nuit par leurs interminables conversations.

La nuit dernière j'ai visité l'un des petits théâtres et me suis

attardé au fond un bon moment. Sur scène était un magicien, ses cheveux noir brillant séparés par une raie en leur milieu, qui avait tout l'attirail du prestidigitateur : une longue boîte à sa gauche (lune et étoiles), une caisse allongée sur sa droite (motifs orientaux), et devant lui une table basse drapée d'une étoffe de velours rouge recouverte de différents objets. L'assistance, comble, applaudissait à tout rompre après chaque numéro. A un moment le magicien divisa les différentes parties de son assistant en différents compartiments, qu'il disposa en divers endroits éloignés les uns des autres sur la scène, alors que pieds et mains continuaient à gigoter et qu'une tête isolée riait bruyamment. Le public hésitait grandement à exprimer de l'amusement. « N'est-ce pas incroyable ! » s'exclamait un homme à côté de moi. « Si vous le dites, » répliquai-je, puis je sortis, réalisant que pour moi de telles choses ne montraient tout simplement guère d'intérêt.

Je venais juste de terminer un vieux livre où est décrite une vieille ville striée de vieux canaux méandreaux et placides. Je fermai le livre et me plaçai derrière ma fenêtre. C'est une vieille ville, si est vieux ce qui est médiéval, striée de canaux méandreaux et placides. La ville du livre est souvent ceinte de brume. Cette ville est souvent ceinte de brume. Cette ville-là a des maisons fermées et croulantes, de vieux ponts voûtés, d'innombrables tours d'églises, et d'étroites rues serpentantes s'achevant sur d'étranges petites cours. Ainsi en est-il de celle-ci, cela va sans dire. Et l'interminable tintement sourd des cloches du livre, tôt le matin et au crépuscule maussade, et le même que ton tintement de cloches, ma ville bien-aimée. Ainsi, je passe aisément d'une ville à l'autre, les mélangeant avec délice.

Oh ! ma ville imaginaire, étrange comme la mort elle-même, j'ai fait tes mystères miens, mes mystères les tiens, et j'ai souffert durant de courts chapitres dans la somptueuse histoire de ton déclin. J'ai étudié tes passages les plus obscurs et les ai trouvés aussi sombres que les eaux de tes canaux.

Ma ville, mon livre, moi-même, combien longtemps nous avons perduré ! Mais il semble que nous aurons à payer cette longévité et chacun, à son tour, disparaîtra. Chacune de vos briques, chacun de mes os, chaque mot de ton livre – tout en-allé pour toujours. Tout, peut-être, hormis le son de ces cloches, hantant une brume vide à travers un éternel crépuscule.

Depuis les premiers jours de l'homme une conviction s'est instaurée selon laquelle un ordre d'existence lui serait totalement étranger. Hors il semble que l'ordre strict du monde visible n'est qu'une

apparence, une sorte de matière première qui serait la base d'improvisations subtiles de puissances invisibles. Ainsi, il peut paraître à certains qu'un arbre dépourvu de feuille n'est pas un arbre mais un signe vers un autre monde ; qu'une vieille maison n'est pas une maison mais une chose possédant une volonté en propre ; que les morts puissent jeter bas la lourde couverture qui les recouvre et marcher pendant leur sommeil, et pendant le nôtre. Et ce ne sont que quelques-unes des infinies variations sur les thèmes de l'ordre de la nature tel qu'il est actuellement conçu.

Mais existe-t-il réellement un monde étrange ? Bien sûr. Y-a-t-il alors deux mondes ? Pas du tout. Il n'y a que notre monde et lui déjà nous est étranger, intrinsèquement par le fait de son manque de mystère. Si seulement il était troublé par des puissances occultes, si seulement il était susceptible d'une réelle étrangeté, peut-être nous serait-il davantage une maison, et un peu moins une chambre vide remplie de l'écho de son effroyable improvisation. Penser que nous aurions pu trouver le confort dans un monde à notre mesure, pour finir dans cet autre d'une étrangeté retentissante !

Après avoir égrené les longues heures de l'une de ces nuits où le sommeil m'était absolument interdit, je sortis pour un tour. Je n'étais pas allé bien loin quand j'assistai à une triste scène. Quelques mètres devant moi dans la rue, un vieil homme était extrait de force d'une maison par deux autres hommes. Ils l'avaient entravé et l'enfournaient dans un véhicule qui attendait là. Riant de façon hystérique, l'homme était manifestement destiné à l'asile. Comme le trio bataillant atteignait la rue, les yeux de l'homme hilare rencontrèrent les miens. Soudain il cessa de rire. Alors, dans un sursaut de résistance, il se libéra de son escorte, courut vers moi, et tomba dans mes bras. Comme les siens étaient étroitement liés, je devais soutenir tout son poids.

« Ne leur dis jamais ce que cela signifie », me dit-il frénétiquement, presque en pleurant.

« Comment puis-je leur dire ce que je ne connais pas ? »

« Jure-le ! » me demandait-il.

Mais entre temps ses poursuivants l'avaient rejoint. Comme ils le ramenaient il se reprit à rire comme auparavant, et ses éclats de rire, dans le calme du matin, furent bientôt convertis par le grondement de plusieurs cloches. Le pauvre fou. C'était l'une des conjurations les plus malveillantes qu'il m'ait été donné de voir ; les cloches, veux-je dire. (Elles sont partout). Ce fut également ce qui me convainquit qu'après tout je devais garder le secret du fou.

Quand j'étais enfant j'avais de bien étranges idées. Par exemple, je croyais que durant la nuit, pendant mon sommeil, des sorcières et des singes retiraient des morceaux de mon corps et jouaient avec, dissimulant mes bras et mes jambes, faisant rouler ma tête par terre. Bien sûr j'abandonnai cette croyance dès que j'entrai à l'école, mais ce ne fut que bien plus tard que je découvris la vérité à ce sujet. Après avoir assimilé de nombreux éléments de diverses sources et leur avoir permis de se mêler dans mon esprit, je réalisai quelque chose. Cela survint une nuit alors que je traversais un pont qui enjambait un étroit canal. (Cela se passait dans une partie de la ville assez distante de l'endroit où je vis). M'arrêtant un moment, comme je le fais d'habitude quand je traverse l'un de ces ponts, je regardai, non pas en bas les eaux sombres du canal, comme je le faisais également d'habitude, mais au-dessus de moi à travers les branches d'un arbre en surplomb. C'était ces étoiles, je le savais à présent : certaines d'entre elles s'étaient vues promettre certaines parts de mon corps ; dans les heures les plus sombres de la nuit, quand chacun est particulièrement sensible à ces choses, je pouvais – et le peux encore, quoique à peine – sentir la force de ces étoiles tirant en divers points, avides du moment de ma mort quand chacune d'elles pourra emporter cette part de moi qui leur revient de droit. Bien sûr un enfant donnerait une interprétation erronée de cette expérience. Et combien de fois ai-je remarqué que chaque superstition plonge ses racines dans la vérité.

Me gardant de toute désinvolture, j'ai regardé mon reflet dans le miroir un peu trop profondément. Je dirais que ce miroir a été accroché à ce mur depuis plus d'années, je suppose, que je ne suis sur cette terre. Ce n'était pas une surprise, dès lors, car tôt ou tard il m'aurait fait passer de l'autre côté. Jusqu'à un certain point il n'y avait guère de problème pour en parler : il n'y avait que mes yeux, mon nez, ma bouche, et ce n'était que cela. Mais alors il commença à sembler que ces yeux me regardaient, plutôt que l'inverse ; que cette bouche s'appêtait à dire des choses dont je n'avais nulle idée. Finalement, je réalisai qu'une créature entièrement différente se cachait derrière mon visage, me le rendant complètement impossible à reconnaître. Inutile de dire que je passai un temps considérable à remodeler mon reflet en ce qu'il devait être.

Plus tard, alors que je marchais dehors, je m'arrêtai net dans la rue. Devant moi, se tenant sous une lampe qui pendait d'un haut mur, se trouvait une silhouette de mon gabarit. Elle regardait de l'autre côté, mais avec une sorte de tension et de raideur, comme si elle attendait le moment précis où elle devrait se retourner et me faire face. Si cela devait

arriver, je sus ce que je verrais : mes yeux, mon nez, et derrière ces éléments un être étrange au-delà de toute description. Je rebroussai chemin et retournai immédiatement au lit.

Mais je ne pus dormir. Toute la nuit le miroir irradia une lueur verdâtre en signe de triomphe.

Une note extraite de « Les Favorites : Marie-Antoinette et sa cour à la veille de la Révolution »

- Note 3, p 572 : Le nom d'un comte Fénelique, ou Phénalik, reviendra à quelques occurrences sous les plumes les plus lestes parmi les dames de plaisir de la Reine (Ainsi dans les Mémoires de Mathilde de la Patellière, Bib. Nat., où il est décrit « comme un astre, (nous) inondant de sa lumière »). Il semble que Fénelik ait été pendant quelques mois l'objet d'un engouement tel que la Reine en aurait délaissé sa table de Pharaon. Les orgies qu'il organisait furent l'une des attractions des années 1788-89, et créèrent autour d'elles des légendes d'un faste fabuleux, mais peu à peu aussi, semble-t-il, d'une inquiétante étrangeté. Nous tenons de Madame la Baronne de Mossac, arrière petite-fille de la seconde dame de compagnie, que le comte aurait été en public victime de violentes hémorragies, jusqu'à maculer entièrement ses chemises de flanelle, et que Fragonard, à qui on avait accordé une forte somme pour un portrait en pied, avait dû renoncer et rendre l'argent, des cicatrices, toujours différentes, apparaissant et disparaissant d'un jour de pose à l'autre sur son modèle, allant jusqu'à changer même la couleur et la texture de sa peau. Notre ami le Dr Dupont-Marcelle nous affirme qu'il pourrait s'agir là de symptômes révélant une syphilis très avancée.

LA VERMINE SOCIALISTE ASSASSINE UN DIGNITAIRE DES FASCI DI COMBATTIMENTO

**JUSQU'OU LA L'IGNOMINIE JUDÉO-MARXISTE S'ABAISSERA-T-ELLE ?
LA CITÉ CÉLESTE PLEURE L'UN DE SES PLUS NOBLES REPRÉSENTANTS**

ALBERTO ROSSINI EST MORT CETTE NUIT, DES SUITES DES NOMBREUX COUPS DE COUTEAUX DONT SON TORS ET SON COU ONT ÉTÉ CRIBLÉS PAR UNE BRUTE COMMUNISTE.

LA NUIT DERNIÈRE, QUELQUES HEURES APRÈS LA SALUBRE ET NÉCESSAIRE OPÉRATION DE NETTOYAGE DE LA CHIENLIT SYNDICALISTE QUI S'IMMISÇAIT DEPUIS DÉJÀ TROP LONGTEMPS DANS NOS RUES ET NOS CANAUX, LE *DUCE* LOCAL DU PARTI FASCISTE ITALIEN A ÉTÉ LÂCHEMENT ÉGORGÉ ALORS QU'IL SORTAIT DU SIÈGE DU PARTI. SON AGRESSEUR, UN DÉNOMMÉ MARIO EVANGELISTO, A JAILLI SUR SA VICTIME DÉARMÉE EN CRIANT DES BORBORYGMES INCOMPRÉHENSIBLES ET HAINEUX, CARACTÉRISTIQUES DE LA LAMENTABLE DÉFORMATION LOCUTOIRE YOUNG. CERTAINS RAPPORTENT L'AVOIR ENTENDU PRONONCER « TOURNÉDO PORCINI, SALAUD, LE PEUPLE AURA TA PEAU », ÉCORCHANT PITEUSEMENT LE NOM DE SA VICTIME. D'AUCUNS PRÉTENDENT QU'IL AURAIT HURLÉ QUELQUES MOTS D'ANGLAIS, « DIE DIRTY LITTLE PIG », PREUVE S'IL EN ÉTAIT BESOIN, DE LA PART D'UN PAUVRE ANALPHABÈTE IGNORANT TOUT DES LANGUES, DE LA PRÉSENCE À VENISE D'UN NOYAU CORRUPTEUR ISSU DU PARTI INTERNATIONAL DES TRAVAILLEURS, DONT TOUT HOMME VIGILANT SAIT DÉSORMAIS QU'IL EST NÉ À LONDRES SOUS LES AUSPICES DU SINISTRE ENGELS.

LES QUATRE ADHÉRENTS DU PARTI QUI L'ACCOMPAGNAIENT N'ONT HÉLAS PAS PU S'INTERPOSER À TEMPS POUR SAUVER LA VIE DE LEUR VÉNÉRÉ MAÎTRE, MAIS FORCE EST RESTÉ À LA LOI, ET MARIO EVANGELISTO EST DÉCÉDÉ DANS LA RIXE QUI A SUIVI SON ATTENTAT.

LA CITÉ PERD EN LA PERSONNE D'ALBERTO ROSSINI UN DOGE, OU TOUT COMME. L'INTELLIGENCE ET LES GOÛTS D'ESTHÈTE DU SIGNOR ROSSINI, ASSOCIÉS IDÉALEMENT À UNE FERMETÉ INDISPENSABLE EN CES TEMPS DE TROUBLE, MANQUERONT À CHACUN DE NOUS.

Trois rêves lausannois

Premier rêve :

Le rêveur est le spectateur passif d'une scène tout entière centrée autour de la silhouette massive, à l'obésité grotesque, obscène, du Prince Puzzle. Celui-ci, habillé aussi élégamment que ses chairs flasques le lui permettent, parcourt un journal, une gazette dont le titre apparaît au rêveur en gothiques d'imprimerie : *La Lausanne des rêves*. Après avoir épluché chaque page scrupuleusement, il entreprend de la déchirer, et la jette, chiffonnée, à ses pieds, avec une rage allant croissante. Sa colère va augmentant jusqu'à l'apothéose : ayant parcouru minutieusement chaque colonne, arrivé à la dernière page, il jette celle-ci avec rage par-dessus sa tête, et piétine avec furie le monticule de papier qui s'est accumulé devant lui.

La page volette nonchalamment vers l'observateur, pour parvenir jusqu'à ses pieds. Il constate que celle-ci semble en effet vide du moindre intérêt, faisant mention de l'équipe directoriale du journal (DG, Rédac'Chef, différents rédacteurs, chroniqueurs, imprimeurs...), chaque fonction étant occupée, comme si l'on égrenait une litanie stupide, par une même et unique personne, le duc des Esseintes. Au bas de cette rebutante énumération, dans la partie basse de la colonne, de fines pattes de mouche, plusieurs lignes d'une écriture étrange, peut-être orientale, semblent avoir échappé à l'attention du directoire.

Deuxième rêve :

Un homme est assis, accroupi, tournant le dos au rêveur. Sa tête est ceinte d'une sorte de turban de couleur ivoirine. Serrant ses bras contre lui, il se berce lentement en fredonnant quelque comptine. Puis, ne trouvant pas le sommeil, il déroule le long ruban, à la texture rêche, semblable à celle d'un vieux parchemin, pour dévoiler, dans son crâne exposé à vif, une épouvantable plaie, laissant apparente une partie de l'encéphale. Il semble comme presser entre ses mains le ruban, puis après quelques instants lève au-dessus de sa tête, pour en jauger le niveau, une énorme seringue emplie d'un liquide éburnéen, laiteux, marbré de lignes noirâtres. Il abat alors violemment la seringue devant lui, mais il semble que les impacts soient atténués par une substance absorbante ; en tout cas les bruits que le rêveur attendais sont feutrés par quelque chose. Enfin, l'homme rejette la seringue, vide, et semble saisir devant lui une poupée, un bébé, une marionnette, qu'il prend dans ses bras en berceaux pour reprendre son attitude enfantine du début, entonnant de nouveau son léger fredonnement.

Troisième rêve :

Un homme d'imposante stature, à la pilosité abondante,

hirsute, débraillé et sale, recouvert de peaux de bête, l'air patibulaire, peu engageant, avance d'un pas lourd alors que le rêveur essaie de lui faire ralentir le pas, en essayant d'engager la conversation, de se lier avec lui, trotinant avec peine à ses côtés. Voyant qu'il ne peut rien obtenir de lui après bien des efforts, le rêveur, jouant les haruspices, éventre des ses longs ongles effilés l'objet de ses assiduités repoussées. L'abdomen de l'homme s'ouvre sur toute sa hauteur, à l'étonnement des deux protagonistes, pour déverser, parmi les viscères, un long rouleau de parchemin enchevêtré aux intestins.

Une interprétation :

Les trois rêves jouent sur une polysémie très simple : celle du mot « ours ».

En effet, l'ours désigne à la fois « l'encadré d'un journal figurant la liste des collaborateurs et des mentions légales », l'animal en peluche avec lequel s'endort un enfant, enfin une personne grossière, insociable. Une fois l'association d'idée trouvée, par quelque étincelle d'intelligence chez l'un des investigateurs fatigués, les rêves sont d'une signification enfantine :

- Le duc a fouillé de long en large sa Lausanne des rêves, où il est omnipotent, et n'est pas parvenu à trouver le parchemin qu'il cherchait. Il aurait dû pousser ses investigations jusqu'à l'ours empaillé de l'échoppe du taxidermiste.
- Edgar Wellington, confondu dans le rêve avec son frère cadet – nous ne sommes plus soumis au principe d'identité ! -, a dissimulé dans son ours « le parchemin de la tête » - petit élément supplémentaire distillé au passage.
- L'investigateur, plutôt que de se perdre en vaines palabres, doit chercher le parchemin dans les entrailles de l'ours...

DOUBLE ASSASSINAT DES FRÈRES EMPAILLEURS

EDGAR WELLIGTON ET SON FRÈRE CADET WILLIAM, CITOYENS BRITANNIQUES, QUI AVAIENT OUVERT À LA FIN DE LA GRANDE GUERRE UN MAGASIN DE TAXIDERMIE RUE SAINT ÉTIENNE, ONT ÉTÉ RETROUVÉS MORTS PAR LES FORCES DE L'ORDRE DANS LA NUIT DU 23 AU 24 JANVIER. WILLIAM A ÉTÉ CRIBLÉ DE COUPS DE COUTEAU, ALORS QU'EDGAR, MORT D'UNE OVERDOSE DE MORPHINE, PORTAIT UNE MARQUE D'INJECTION AU BRAS DROIT, LUI DONT PLUSIEURS TÉMOINS AFFIRMENT QU'IL ÉTAIT DROITIER, LAISSANT ACCROIRE LA THÈSE D'UN DOUBLE ASSASSINAT.

LES INSPECTEURS LENÔTRE ET LATRUFÉ, DONT LES SOUPÇONS S'ÉTAIENT DANS UN PREMIER TEMPS PORTÉS SUR UN GROUPE DE TOURISTES, PENSENT AVOIR TROUVÉ UN SUSPECT EN LA PERSONNE DE L'UN DE NOS RÉSIDENTS, DONT ILS SE REFUSENT POUR L'INSTANT À RÉVÉLER LE NOM : « NOUS AVANÇONS RAPIDEMENT ET AVEC UNE PARFAITE MAÎTRISE DANS CETTE ENQUÊTE » DÉCLARE L'INSPECTEUR LATRUFÉ, « GRÂCE À UN INFORMATEUR SECRET, NOS SOUPÇONS SE SONT RAPIDEMENT PORTÉS VERS UNE PERSONNALITÉ DE LA VILLE, DONT NOUS AVONS TRÈS VITE DÉCOUVERT QU'IL AVAIT ÉTÉ À PLUSIEURS REPRISES SOUPÇONNÉ DANS DES AFFAIRES DE MEURTRE EN FRANCE, SANS QU'IL AIT JAMAIS ÉTÉ CONDAMNÉ. NOUS ESPÉRONS QUE CETTE FOIS JUSTICE SERA FAITE. »

**ENFANTS DISPARUS :
L'HÉMORRAGIE CONTINUE**

LA POLICE SUSPECTE LES ESCLAVAGISTES PLUSIEURS GRECS ARRÊTÉS POUR INTERROGATOIRE

AUJOURD'HUI, ON A DÉCOUVERT QU'UN QUINZIÈME ENFANT DE CONSTANTINOPLE MANQUAIT À L'APPEL.

BLATEK MAYYAL, ÂGÉ DE 7 ANS, A ÉTÉ ENLEVÉ HIER À MIDI, À L'HEURE AGITÉE DU DÉJEUNER, À STAMBOUL, JUSTE DEVANT LA MAISON DE THÉ DE SON PÈRE.

LA POLICE N'A PAS ENCORE DE COUPABLES, MAIS ELLE PENSE QU'IL POURRAIT S'AGIR D'UN TRAFIC D'ESCLAVES. LES CITOYENS DE NOTRE BELLE VILLE DEVRAIENT SURVEILLER LEURS ENFANTS AVEC LA PLUS GRANDE ATTENTION.

PARMI D'AUTRES SUSPECTS, LA POLICE A ARRÊTÉ QUELQUES GRECS AFIN DE LES INTERROGER, CAR ELLE AURAIT REÇU UN RAPPORT AFFIRMANT QUE LA GRÈCE ACCUEILLE DES ENFANTS VOLÉS.

Beyiab parle

"En fait, il y a dans notre belle cité un groupe de maniaques dont on raconte qu'ils adorent une statue perdue. J'ai entendu dire qu'ils viennent de la retrouver. C'est un trésor fabuleux mais que, paraît-il, on ne peut détruire que par un seul moyen, un rituel magique bien précis. Il existe également une tombe, celle d'un universitaire kurde, un certain Garaznet, dans le vieux cimetière d'Ûskudar, du côté asiatique de la ville. Le sortilège que vous cherchez est à l'intérieur, car le culte dont vous parlez a ses ennemis et que cet homme en était un.

"Le rituel et l'objet ont deux visages : ils peuvent être utilisés pour faire le bien mais aussi le mal. Le Kurde connaissait la bonne formule et l'avait employée. Cherchez son cercueil, amis, vous ne serez pas déçus. Si vous détruisez la statue, vous détruisez le culte. Mais les responsables de la ville n'aiment pas vraiment les étrangers, et parmi eux, il y a pas mal de ces adoreurs. Alors rendez-vous à la tombe de Garaznet pour y prendre ses secrets. Emportez des pioches avec vous. Et des pelles aussi. Mais faites-le plutôt la nuit, et soyez prudents."

Afctar

La légende du gitan

"Je suis Aktar et je suis votre allié. J'ai été un espion d'Ataturk et de sa police. J'ai même espionné nombre de mes connaissances, mais je suis un homme loyal et je l'ai fait pour le bien de mon pays. Tout le monde pense que je suis un gitan. Ce n'est pas vrai, bien que J'en connaisse quelques-uns et que Je sois leur ami. Je suis un Turc de pure souche. J'ai surveillé les hommes qui vous poursuivent, des Frères de la Chair, et fait plusieurs rapports concernant leurs activités à la police, mais leurs crimes sont restés impunis. En fait, c'est moi qui ai eu des problèmes. Ils m'ont retrouvé. Je les soupçonne d'avoir des complices dans la police, qui les ont renseignés.

"Pourtant, ils ne se sont pas attaqués à moi. Ce sont des lâches qui ont préféré prendre ma fille, ma seule enfant. Je les ai suivis, désespérant d'apprendre où se trouvait ma petite fille, et tout le temps, je priais pour la retrouver et la sauver.

Finalement, Je l'ai retrouvée. Il aurait peut-être mieux valu que je ne le fasse pas. Il lui avait fait tant de mal, et ce n'était qu'une enfant de dix ans. Ils lui avaient pris des choses - pardonnez-moi, je ne peux pas vous en dire plus." Puis il se met à pleurer. Il se reprend peu après et continue.

" Alors je suis entré et je l'ai tuée, à l'endroit même où ils la gardaient captive. Ensuite, je me suis enfui et j'ai rejoint le camp des gitans. Vous devez penser que Je suis cruel d'avoir tué ma propre fille, mais c'est faux. C'était de la laisser vivre qui était cruel. Je l'ai soulagée.

"Puis j'ai appris qu'ils avaient tendu un piège dans lequel ils comptaient prendre leur prochaine proie, mais je ne savais pas que ce serait vous. Vous devez faire partie de leurs pires ennemis. Vous pouvez m'aider à les éliminer. Si vous acceptez de l'utiliser pour détruire ces hommes, je vous confierai un secret."